

Article

« Nomade No(t) made No(t) mad »

Claude Beausoleil

Horizons philosophiques, vol. 12, n° 1, 2001, p. 17-27.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801193ar>

DOI: 10.7202/801193ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Nomade No(t) made No(t) mad *

Car d'un fleuve infini tu cherches l'origine.

Marc Lescaobot, *Les Muses de la Nouvelle-France*

Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous.

Manifeste *Refus global*, 1948

nous ne serons pas seuls à faire le voyage
d'autres nous croiseront parmi les paysages

Gaston Miron, «Pour retrouver le monde et l'amour»

Je lui parle de son pays qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Elle me répond :

- Je n'ai pas de pays. Mon pays c'est n'importe quelle ville
où il y a des trottoirs pour marcher.

Anne Hébert, *Est-ce que je te dérange?*

Si l'on sait exactement ce que l'on va faire,
à quoi bon le faire?

Pablo Picasso

J'écris traversé d'une pulsion. Mon expérience, ma culture, s'inscrivant à la fois dans l'origine et dans le futur. La littérature québécoise m'apparaît comme une façon plurielle et universelle «de dire l'humanité, l'humanité québécoise» (Miron) d'un *Prochain épisode* (Aquin) toujours à écrire. J'écris dans les sillages d'un «Vaisseau d'or» dont «les mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues». J'écris avec comme horizon le rêve du nouveau. J'écris habité des racines de la tradition orale projetée dans les frondaisons d'une «arborescence» postmoderne. J'écris dans l'enchevêtrement des cultures et de l'époque.

Un siècle s'achève. Des questions se posent. Quelle sera la place des littératures nationales, des petites cultures, des minorités, des langues dites maternelles? Un siècle commence. Les mêmes questions – autrement – mais les mêmes, se posent. Quel sera dans ce millénaire qui s'annonce, le rôle de l'écrit, du livre – support papier – ou encore de la poésie comme expression intime de l'être, comme miroir des aspirations individuelles et collectives? Énigme. Internet reste muet. Le futur est à nos portes. Parmi les enjeux se côtoient, hyper-consommation, pénurie,

* Texte de la communication présentée au colloque *La traversée des cultures*, organisé par Ghyslaine Guertin et Mariella Pandolfi à la Maison Suger et au Centre culturel canadien, Paris, mai 1999.

informations de surface, économie globale, uniformisation des offres culturelles et revendications de singularités. Au commencement était le Verbe. Un siècle s'achève. Des questions se posent. Plus nombreuses et plus inquiètes souvent que les réponses. Le marché, l'économie sont-ils vraiment la fin de tout? En mouvement, j'écris. «Entre écrire et s'écrire, il y a l'espace d'apostropher le S du silence.»

*

Un siècle s'est achevé sur l'écran de nos découvertes. Un siècle sur CDROM. Un siècle de poésie : surréaliste, futuriste, automatiste, engagée, formaliste, individualiste. Un siècle de guerre. Un siècle de progrès. Un siècle de mondialisation. Un siècle de confort et d'indifférence, de mort et de sauts en avant, d'écarts et de grandes questions, de vie et de piétinements, de gains et de transformations, d'horreurs et de liberté. Globalement, un siècle de contrastes. Un siècle commence, ouvert, offert. Les techniques ne le résumeront pas. La poésie est plus rusée. Un siècle nous nomme déjà, pas à pas. Ce siècle est commencé.

À l'origine, il y a le mot en mouvement, la naissance, un sujet. Né au milieu du 20^e siècle, je suis issu d'une tradition dans laquelle le livre était un objet de désir. J'ai ressenti très tôt la dimension singulière de ma culture. Écrire et vivre en Français en Amérique n'est pas une situation à banaliser. La littérature québécoise est à chaque livre un recommencement. Elle est née d'un désir de dire sa différence. Bouture de la littérature française, elle a pris racine en Amérique. La France est une partie de son passé, son présent est le Québec, son avenir est le Monde. Ce Monde qui traduira ce qu'elle en traduit. À l'origine, il y a une voie tendue vers l'extérieur, la vie.

«Terre! Terre!». Crièrent-ils du navire. Une découverte. Une exclamation. Une énergie. La parole proférée sera le programme à venir. Cette terre à l'horizon est à nommer, à voir, à imaginer. L'Amérique est née d'un mot plus vaste qu'elle: «Terre! Terre!». Crièrent-ils.

*

Nomade no made no mad ou comment les sons sont des façons d'ouvrir la route

«Les mots titubaient sur ses lèvres. Il était ivre, ivre de distances, ivre de départ. Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons des lointains inconnus.»

Germaine Guèvremont, *Le Survenant*

En chantier. Work in progress. Culture neuve. Terre terre. Ne pas

le taire, errer dans le territoire par cette parole tendue vers l'autre, l'inconnu, le continent des images à conquérir à la lettre, mot à mot, vers un temps et un espace. «Terre! terre!» Crièrent-il du navire. Et du vaisseau des mots s'envolent vers l'espace, inter liens réserve énergétique d'un lieu à inventer voguant au gré du vent. Bref récit d'un voyage qui se poursuit d'une mémoire reconquise à un futur habitable. «Terre! Terre!» répètent les livres en chœur pour exorciser l'inconnu le littéral, le littoral.

«Je suis un voyageur que le langage invente je ne demande rien je cherche le désir quelque part en moi-même au plus loin des frontières dans des rues aux distances imaginées de brume».

Grand Hôtel des Étrangers

Je parle d'une culture et d'une littérature francophone d'Amérique. Origine sonore d'une identité. Bibliothèque fragmentée, bricolée. Errer entre les intuitions, les informations, les sons. Tirer un fil pour traverser le sens. Identité à l'écoute. Les mots voyagent à travers des possibles sons identitaires, historiques, esthétiques. Construire une mémoire, échos de l'errance, culture globale. Mondialisation. L'apparition du terme se situe vers 1525, après Christophe Colomb, avant Jacques Cartier. Des marins italiens, un envoyé malouin. Le goût du risque. L'eau, la mer, le lointain, l'or du large, le territoire de l'infini. Embryonnaire définition du monde tel que nous le vivons aujourd'hui. L'élargissement des idées et des cercles. La mer la terre. Des marins et des fanions, des dérives et des illusions. Par les gènes d'un génois, ouvrir les horizons, la route de la soie. Vers soi, en soi, mobile origine, *incessante origine*, écrira Mario Luzi, vers les *Rivages de l'homme*, écrira Alain Grandbois. Ils vont «Rechercher quelque Port qui nous serve de barre» a écrit Marc Lescarbot, premier poète et premier dramaturge des Amériques, dans *Les Muses de la Nouvelle-France* (1609). Exploratrice l'écriture québécoise sera *La Fille de Christophe Colomb* émerveillée, naissante, joueuse, ouverte à ce qui vient :

«Colombe Colomb, fille de Christophe Colomb, ma chère, est fragile et belle comme un petit oiseau. D'ailleurs, née de l'œuf célèbre de son notoire père, elle a failli devenir un de ces êtres que peut porter l'air.»

Réjean Ducharme, *La Fille de Christophe Colomb*

Le mot nomade en inter liens voyage. Il se dit, s'écrit et s'entend: Nomade no made no mad. Dans les anagrammes exacts de Nomade, je lis Madone: «En Italie, se dit de la Vierge. Se dit également d'une femme fatale cosmopolite. «Une grande voyageuse internationale, presque une madone des sleepings» écrit Simone de Beauvoir. Je lis aussi Monade :

«Unité parfaite qui est le principe des choses matérielles et spirituelles. Et selon Leibniz, une «substance indivisible, active, douée de désir, de volonté et de perception.»

Dans nomade également il y a «Émonda» : ce qui du Monde est parfois inutile ou de trop. Dans Nomade fragmenté, il y a «onde». Dans Nomade il y a «don», il y a «âme», il y a «nom», il y a «name», il y a «mon», il y a «no», il y a «démon», il y a «demo» du Monde, en route et en déroute. Il y a le son qui bouge, nomade, you know it's mad. En ajoutant une lettre on obtient «abdomen», «démonta», «dénomma» et on trouve «domaine» un lieu ainsi nommé insinuant que le territoire est vaste. Nomade, no made, qui n'a pas été fabriqué, demeure dans l'incrété, l'informe, l'avant, ce qui est dans la réserve potentielle d'avant le moule, hors série. Nomade no made, sans étiquette, sans lieu, sans origine estampillée, sans mention au sujet de la fabrication. Au commencement était le verbe. Nomade remake impossible. Ne pas refaire puisque non fait, au commencement était le son, la route, devant: «Terre! Terre!» À nommer. Vierge madone. Monade vive. Pulsion ludique d'aller. Nomadisme. No made no mad. N'est pas fou malgré avec son e muet. Nomade no mad nos mad nos fous, littéraux, littéraires. Go vreau exploréen des «entrailles» du son: «Ce sont les doigts qui appellent et la langue est une caresse pour les dents» *Poèmes de détention*. Aquin taquin, baroque comme «l'orchestre antillais de Pointe-Claire». Originaux de Fréchette Louis Honoré, Territoires sonores d'une dérive de paroles, nos mad no mad nomades dans le langage et les rues de Québec.

Nomade no mad. J'entends aussi en écho le mot «mano». J'écris ce mot «mano» à la main. Et j'entends, le roller roule. Les sons volent. S'envole le sens au-dessus des graphies. Ma main penchée «mano mano», vers une chambre sonore, celle du nom nommé, retrouvant la solitude polyphonique du monde. Nomade des géographies sonores, le sens d'un mot rêve entre les «o» de «mano», les demains de cette main qui trace son chemin.

Nomade no made no mad de mano a mano hasta el diccionario dizionario diction d'un scénario de la vida y del mundo mondo monde du o de l'au-delà qui plane là entre les territoires d'un hasard sonore nomade nominare chiamare «Terre! Terre! La mer nomme l'horizon chiamare chiamare nominare nomade d'espace et de cri nomade de jeu et d'allusions de sons et de fontaines et comme des perles rares chiamare chiamare littéralement les choses qui viennent là au devant nomade et sans frontières s'écrier esclamare «Terre! Terre!» pour que le monde comme une onde se nomme nomade no made no mad à la lettre «et dans tous les

sens» nomadisme de l'écriture dans lequel pas à pas les mots sonorisent un tracé imaginaire cartographiant les pulsions d'une représentation mobile cage de résonance thoracique du monde et de ses apparitions.

«D'où me viennent dis-moi tous ces ouragans rauques», demande Nelligan à la fin du XIX^e siècle. Nomade no mad, les découvreurs écrivent le nouveau. Faune, flore, corps et mœurs. Ils viennent sur des vaisseaux, vers ailleurs. En eux, l'inconnu s'éveille. La littérature québécoise est née de ce mouvement vers le nouveau. À travers bois fleuves et bourrasques, dans les utopies et les dérives, nommer, observer, inventer s'il le faut pour créer ce nouveau. Mon histoire me parle aussi de nomadisme. Nous sommes tous venus d'ailleurs. Mon ancêtre le premier Bernard Sylvestre dit Beausoleil, à Ville-Marie en 1657, se demande vers où le fleuve emporte ses rêveries. Mon arrière-grand-père, Samuel pas de Champlain, mais Shadrack Rooke, perdu quelque part dans la Guerre des Boers, dans l'extrême Afrique australe, luttant pour préserver la suzeraineté britannique, mon grand-père Harold né à Londres, venu à Montréal, immigrant, d'une île à l'autre, portant en lui l'immense et vineuse tristesse d'une enfance déracinée. Ma grand-mère Beausoleil née Émery Alma, aux États-Unis avec mon grand-père David, grand buveur grand viveur, tenant l'Hôtel Clams Showder, en cette année 1922, où dans le même état du Massachusetts, naissait la même année, Kérouac Jack, ancêtre québécois de la *world fiction*, qui mourra en Floride comme tant de Québécois, *on the road* et immobilisés dans leurs roulottes de nomades. Ma culture est nomade no made no mad, avec un je ne sais quoi d'insolent, que seuls peuvent parfois se permettre les perdants. *Est-ce que je te dérange?* demande comme un oracle Delphine, la jeune survenante, du roman d'Anne Hébert, sdf qui a lu les poètes maudits, et écouté les rêves enracinés de sa grand-mère, avant de partir vers ailleurs, là où l'instinct la porte, jusqu'à en mourir, après cette fausse grossesse, elle qui n'a pas accouché, elle qui est toujours naissance, émerveillement, dérouté, aux carrefours de Paris, loin, bien loin de son pays, où le corps sera rapatrié, à la fin du récit. *Est-ce que je te dérange?* demande familièrement la littérature québécoise à tout ce qui est certain, formé d'autorité, à tout ce qui semble savoir, ce qu'exister veut dire. Marginale, cette littérature a pour elle la jeunesse, sa fougue, ses hésitations et souvent sa passion. C'est peut-être de tout ça que «me viennent les ouragans rauques», les écritures de la vie déployées sur les immensités glacées du blanc d'un paysage tressé d'images d'enfance, d'origine, de déplacements et de détours.

Nomade je le suis dans les textes qui m'habitent, dans ceux qui m'ont formé, livres et généalogie. Nomade d'écriture, nomade d'origine.

*

Le mot nomade :

Ouvrir le dictionnaire à la croisée des inventaires sonores.

Avant «nomade», adjectif et nom apparu vers 1730, du latin *nomas*, en grec signifie «pasteur», «qui n'a pas d'habitation fixe», errant, instable, mobile, par extension se dit d'une personne en déplacements continuels; il y a «noix» : «Fruit du noyer ou de divers arbres.» ou encore «Petit morceau de matière», ou encore, au sens familier: «Imbécile».

Avant «nomade», il y a «noliser» : «Louer un véhicule de transport». Il y a aussi, une entrée avant, «nom» : «Mot désignant un être vivant, une chose.»

Après «nomade», «nomadiser» et «nomadisme», il y a «no man's land»: «Zone séparant deux armées ennemies.»

Souvenons-nous de «noix» au sens familier. Nuts. Mad.

Le mot nomade est entouré de variations, de déplacements. Il ne se fixe pas. Il habite le vent et les sons de son nom. Dans «nomade» il y a le mot «nom» auquel s'ajoute le «ade» de «adéquat», «bien adapté à son usage».

Nomades dès l'origine, venus d'ailleurs, je crois, les Indiens d'un détroit, «quarante mille ans av. J.C. des chasseurs-cueilleurs/d'origine sibérienne franchirent à pied/le détroit de Béring c'est le début/du peuplement en Amérique du Nord». En d'autres temps anciens, les Français sont venus, de là-bas vers ici, de la Bretagne, de Normandie, de la Charente et du Poitou, venus pour la route, celle des Indes et de l'inconnu.

Nomade je le suis migrant ancien, les miens comme les autres, dans le mot «tremblement», à l'horizon des jours, inconnu, j'avance, dans ma culture inconnue. Nomade du nord, vers les points cardinaux, en route. Me découvrir. Dire mon monde au monde. Nomade sous le soleil et *L'Hiver de force*. Nomade qui dévoile *Ce que je suis devant personne*. Nomade d'endurance et de témérité, entre les silences persistant à nommer. Nomade d'écriture, entre les récits, les récifs et les efforts, les mirages, les lettres et les chroniques. Nomade du passage. Nomade des témoignages, expressions viscérales d'un constat et d'une veille. Nomade d'un pays neuf, d'une mémoire ancienne. Nomade des forêts de mots endurcis de silence. Nomade des glaces. Nomade des souffrances.

Nomade des premiers mots scintillants sur la *Neige noire* du temps. Nomade du *Désert mauve*, d'Amérique et d'ailleurs. Nomade d'aujourd'hui, des déroutes et des feux. Nomade intérieur. Nomade chercheur. Nomade sur Internet, dans les aéroports, aux itinéraires solitaires de *Soifs* inassouvies. Nomade du poème, de l'espace et du monde à vivre au jour le jour, territoire à inventer. Nomade et rebelle. No made no mad, nomade je le suis dans les récits de Cartier, les écrits de Champlain, les lettres de Marie de l'Incarnation, les *Relations*, Les chansons populaires, les premiers journaux. Depuis 1764, les mots encrent nos vies. Ma vie nomade retourne au miroir d'origine. En rafales, des informations s'encodent en des E-mail. Nomade informatique surfant sur la *Neige noire* d'une rêverie à nommer. Nomade québécois, portant en son bagage l'âme des mots anciens et les rites épelés. Nomade d'un théâtre aux scènes recommencées, puisant dans les mots l'effort de continuer, prendre la route, sur l'eau, sur terre, dans les airs. Tout archiver. Noter, transcrire, tranformer cette réserve poétique dont parlent les Automatistes. Nommer *Les Sables du rêve*, «*La Marche à l'amour*», *Les grands départs*. Nommer *L'âge de la parole*, *Le Pavillon des miroirs*, *La Charge de l'original épormyable*, *Les Voyageurs sacrés*. Nommer *Demain les Dieux naîtront*, *Point de fuite*, *Bonheur d'occasion*, *La Cohorte fictive*, *Les Aurores montréalaises*. Nommer, nommer, *Les Chambres de bois*, comme *La grosse femme d'à côté*, «*La Romance du vin*». *L'Adrénaline*, *Le libraire* et *La Chasse galerie*. Nommer nommer *La pente douce* et *Les Soirs rouges*, les *Regards et jeux dans l'espace sous L'influence d'un livre*. Dans la magie blanche d'une histoire à inventer, créer ce qui se rêve, nomade no made no mad, hanté fou braque, antécédant, antérieur, antique tragédie d'un théâtre expérimental dans lequel :

«Chacun a son texte sur le bout de la langue, mais quand on met le pied sur la scène où déjà se taisent tous les autres personnages de cette histoire inénarrable, vraiment on ne sait plus quoi dire, ni par quel bout commencer, ni quel mot préférer pour que, d'un seul coup, tous les personnages retrouvent la mémoire en même temps que le fil de l'intrigue...»

Hubert Aquin, *Trou de mémoire*

«Terre! Terre!» Crièrent-ils, nomades venus nommer

«L'Inconnu (qui) trônait là dans sa grandeur première.»

Louis Fréchette, *La Légende d'un peuple*

Nomade solitaire. Nomade d'un peuple livré à ses oscillations. Nomade lisant *les signes de l'identité*. Nomade, je le suis. Nomade investi du mot errer.

*

Vers un autre son

«Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
Aux branches du genévrier.»
Émile Nelligan, «Soir d'hiver»

Vers un autre son dans le mot nomade, errer. ERRER : avec ses 3 R et ses 2 E dans la gorge roulés. Errer comme dans le son de mon origine montréalaise, roulant des airs dans l'air du Temps, ailleurs, en moi, cherchant de l'air, errant, ailleurs, dans l'histoire d'un son, liant l'histoire au soi, cherchant à faire signe, dans un grondement de terre, qui dit ne pas se taire, plongeant aux sources d'un chant venu des territoires de l'enfance. Né à Saint-Henri, à Montréal, dans l'archipel d'Hochelaga. Chant issu d'un texte en création. Une histoire de commerce et de croix, de rêve et de religion, de rage et de race, de ripostes et de refus. La Capricieuse «frégate», «En croyant retrouver les échos d'autrefois» (Fréchette) de ses marins laisse rouler les voix, sons revenus «au fronton de l'histoire», roulements des flots mnémoniques, «Revoir flotter au vent» La Capricieuse histoire tissée de sons nomades.

*

Je roule mes R, l'errance recommence. Des coureurs des bois aux déménagements annuels, de la rivière Rouge aux relents des ruelles, je roule mes R. Autour du mot Paris, du Jésus de Prague au pont de Londres, jusqu'à la Rivière-des-Prairies, la rue Sherbrooke, le vieux Montréal, la ruelle de la Providence, je roule mes R. Au restaurant, au théâtre, au Référendum et au Club Price, sur Henri-Bourassa, Jarry, Saint-Laurent, Prince-Arthur, je roule dans mon char, jusqu'au bar, roulant drette devant, ce qui de la vie perdure et se défend, dans Montréal en trompe-l'œil, je roule mes R et j'ouvre l'œil. *Homme rapaillé*, autour du mot parking, du mot partir, du mot souffrir, du mot province, des mots écrire, et interdire.

Je roule mes R à travers le verglas, la Floride et la mer. *O Miami, Miami, Miami* ma mamie. Je roule mes R, quand je dis Montréal, truck (troque), mon réel, en réalité, réellement, Mont Royal, rue Roy, Victoria, Angleterre, de Mortagne, Montérégie, Notre-Dame, le Devoir et La Presse, l'Oratoire et j'en passe des R de fin du jour, des R de fin d'amour, des R de romans rares et de *Tête barbare*.

Et roule l'écume d'un rêve inachevé, un rêve d'immigrant, un rêve déraciné, rêve marchand, rêve aéré, rieur ou courbé, passant névralgique, au carrefour Sainte-Catherine/Berri, devant chez Archambault comme dans un tableau d'Adrien Hébert.

*

Je roule des R :

Celui de rature nature et littérature. Ceux de rumeur et d'horreur et d'horaire. Celui des mots Histoire, perdre, comprendre, trahir, pardonner, attendre, tendresse, détresse, allégresse, radio, romantique, informatique, rêverie, rire, rue, race, urgence, rouge, urbaine, et rock n'roll.

Aussi le R du mot Révolte, celle des Patriotes de 1837 :

«Un Canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers»

Patriotes dispersés en Australie, aux Bermudes, Dispersés. Pas en France, source de révolution. Dispersés, nomades forcés. Ils souhaitaient le Retour, en des pleurs d'exilés :

«Parcourait en pleurant
Des pays étrangers».

Le R de rejet, de reclus, de régime, de répression, de règle et rigidité, de roué. Le R de ruse et de rivage. Le R de recouvrement, de reflux, de refuge, de Rapport Durham et de mépris. Le R du Pied du Courant et le rôle des Patriotes pendus, celui de Rébellion et de répression. Le R irréfutable des terreurs de l'Histoire, celui de droit et de courage. Le R romantique de De Lorimier écrivant une dernière lettre dans l'air gris et froid de Montréal un petit matin de février dans cette prison d'où il continuait, pour tous, à rêver de Liberté.

*

Et l'errance se poursuit de l'ère des Découvreurs à l'ère des courriels, des grands mats aux E mail, «Ce fut un grand Vaisseau» et vogue la galère! Des noms, des œuvres, des sons: Cartier, Lescarbott, Charlevoix, Marie de l'Incarnation, et c'est toujours Fréchette, Louis, en alexandrins qui écrit le R rêveur des sons mythiques de la «Première Nuit», celle fondatrice de Montréal, nommée d'abord Ville-Marie : «C'était le désert fauve en sa splendeur austère. Rien n'animait encore le vierge coin de terre où Montréal devait plus tard dresser ses tours.»

Et passe un autre son du Montréal de mon enfance, celui des processions, des anges tout dorés découpant les paroisses, des rues et des ruelles et le gris des galeries, les livreurs de grocery, à poser sur la penderie. Me revient le souvenir des premières lectures, la poésie roulant ses R à travers les *Soir d'hiver*, les *racines du rêve* remuées dans le froid, Montréal l'archipel, Montréal d'autrefois, son grinçant dans «le sinistre frisson des choses», à la recherche d'une «nouvelle Norvège». Nelligan,

né à Montréal, le 24 décembre 1879. «Ma vitre est un jardin de givre» écrit-il, ouvert sur le monde intérieur, le jeu d'un «je» givré.

Nomade no made no mad. Dans le frottement des langues unies dans la religion, père irlandais mère canadienne-française, grand-père premier maire de Rimouski. Nomade en ses rêves, en dérive dans sa ville. Montréal nelliganienne, lieu d'ancrage de cette dérive. Nelligan nomade, nommant le «frisson» de cette terre natale, en sa langue maternelle chantant une sérénade triste au rêve d'exister. Dans «neige» il y a «je nais», dans «neige» il y a «génie», naissance et germe du «je», commencement du voyage, vers une modernité en chaque lettre gagnée.

Vivre, écrire, c'est errer. Traversé des roulements du réel, «rosace, rose les ronces» l'origine rêve, rage orage «rapaillée», de *L'Étoile pourpre* à *Kamouraska*, de *Salut Galarneau!* au *Vierge incendié*, du R des chroniques de Tremblay qui recrée le Monde à partir d'un plateau où tournent les rêves du «vrai monde», aux R douloureux d'*Adolorata*, à ceux des inventions verbales de *La Vie en prose*, «entre le Rouge de la Révolution et le blanc de la fête, se déploie la Rose des Temps», et *Va savoir* ce qui se trame d'autre. Des premiers chants des voyageurs, «À la Claire fontaine m'en allant promener» aux sites Internet, toiles profilérantes d'échanges et d'inconnu, les signes multiplient les pistes d'une errance en route vers *Les quatre états du soleil* pour «Naître dans la mémoire». *Barbares inouïs* dans les *Morsures de terre*. Et j'écris nomade no made en mouvement dans cette quête, «déchiffrement du monde» modulant ce qui reste à vivre, de la langue «exploréenne» de Gauvreau au Refus Global revisité, de la Révolution Tranquille aux Référendums, traces et *Trou de mémoire*, scrutant les *Intérieurs du nouveau monde*, tourné vers l'inédit, origine et voyage, questions qui s'ouvrent, nomades, homme no made rapaillant ses rêves et ses révoltes depuis «Les siècles de l'hiver» *Baroque d'aube* d'intuitions. Nomade né à Montréal j'habite l'ici et l'ailleurs «en un jardin sonore», rempli *De petites fruits rouges*, à l'écoute du mot «cœur» comme bien d'autres voyageurs.

Dans un poème intitulé «La langue du cœur», Gérald Godin écrit :

«En espagnol on dit corazon
en grec on dit Karda
en italien on dit cuore
en yiddish on dit herts
dans toutes les langues on parle du cœur
la racine est le mot sanskrit Kerd
les humains ne parlent qu'une langue
lorsqu'ils laissent parler leur cœur»

*

Nomade, «Je reviendrai à Montréal». Nomade not made not mad où de tout cœur «Je suis un voyageur», jusque dans mes racines, vivaces espoirs. Nomade d'écriture imaginant la suite, avec en moi débordante une universelle compassion.

«Terre! Terre! crièrent-ils. L'Amérique me fabrique et ses rites et ses risques. Dans Nomade il y a Monde et A, ce «A noir» rimbaldien, aleph des commencements, inscrit littéral et dans tous les sens, dans l'exigence réelle et virtuelle du présent.

Un siècle commence : «Où vis-je? où vais-je?» «Terre! Terre!» Nomade Not made Not mad. Minoritaire j'imagine un trajet ouvert sur l'incertain. J'écris en français, je ne suis pas français. Mes mots coulent «en flammes» d'une mémoire nomade frottée d'oubli et de commencements. Dans nomade il y a «ode», ce chant élevé portant le désir au plus haut, errant en ses échos. J'écris, je vis, je vais, nommant.

Un siècle est commencé. Des livres s'y inventent une manière de rêver, une manière de dire, mot à mot, continuons. Et dans la langue des incertitudes, dans une culture qui se transforme, face au réel, face aux fictions, j'écris que je lis ces choses dans le présent, nomade littéral d'une traversée du sens, féroce exigence. Comment ne pas parler dans l'horrible silence, bercé par la blancheur des commencements interdits. Ici un mot se trace, ici on lit la mort, ici des livres ragent, ici la langue remue les désastres du sort. On rue. On rapt. On «rapaille». On archive. On invente.

Qui parle dit le vent écrivant les naufrages Qui parle dans cette tourmente qui traverse les âges? Il y a des ressources où transformer les rêves en pratiques terrestres. Il y a les livres, les errances, les morts. Il y a la vie et ses virages, ses visages, ses fibres. Il y a le verbe écrire, disant : ne pas se taire.

Claude Beausoleil
Département de français
Collège Édouard-Montpetit